

dinaire, autant d'hommages rendus au Roi et à la Reine, de témoignages de sympathie pour leurs infortunes, d'actes de loyalisme à l'adresse d'un pouvoir qui s'effondrait. L'acteur Lainez eut alors, à l'Opéra, un jour de triomphe qui fut suivi de cruels lendemains. La touchante M^{me} Dugazon n'eut pas à les attendre, quand, à la Comédie-Italienne, soupirant, dans les *Événements imprévus* de Grétry, la célèbre romance « Ah ! comme j'aime ma maîtresse ! » elle se tournait vers la loge de Marie-Antoinette qui assistait à la représentation... — « Pas de maîtresse ! Pas de maître ! Liberté ! » cria une poignée de jeunes gens au parterre, alors que toute la salle se levait pour acclamer l'actrice.

Le ténorino de la Comédie-Italienne, Clairval, devait accentuer plus encore l'allusion, toujours renouvelée, aux épreuves quotidiennes de la famille royale, en dénaturant, pour les besoins de la cause, le grand air de *Richard Cœur de Lion* qu'il chantait ainsi :

O Louis, ô mon roi, notre amour t'environne !

L'aventure de l'Auteur d'un moment fut autrement grave.

En février 1792, à l'occasion de la représentation de *Caïus Gracchus*, une tragédie de Marie-Joseph Chénier, qui vitupérait énergiquement les rois en général et Louis XVI en particulier, un acteur-auteur du Vaudeville, nommé Léger, ardent aristocrate, se promit de dire son fait au poète audacieux, dont les vers effrontés battaient si vigoureusement en brèche une monarchie vieille de quatorze siècles.

Léger donna, en conséquence, à son théâtre, l'Auteur d'un moment, une sorte de vaudeville, où se trouvait cette allusion, pas bien méchante d'ailleurs, à l'adresse de Chénier et de son œuvre :

Il faut renvoyer à l'école
Celui qui régent les rois.

Les démocrates, furieux de cette anodine critique, jurèrent de la faire payer cher au théâtre qui lui avait donné l'hospitalité. Ils s'y portèrent donc en masse, et ce fut bientôt un effroyable tumulte. Laissons la plume alerte de Mallet du Pan nous en tracer les divers épisodes :

« Les Jacobins eurent recours à d'autres armes. L'un d'eux se leva, monta sur la banquette, apostropha ses adversaires, la pièce, les acteurs, blessa un garde municipal qui imposait silence, écarta, un instant, par son audace tout ce qui l'entourait, fut bientôt assailli, frappé et tomba.

« Les coups pleuvaient à droite et à gauche ; les Jacobins furent mis à la porte et deux tapageurs, battant et battu, menés, dit-on, à la police correctionnelle. La pièce s'acheva ; mais, avant l'issue du spectacle, les Jacobins avaient rassemblé leurs phalanges dans la rue. On ferma les grilles d'entrée, la garde nationale empêcha cette cohue furieuse de pénétrer.

« Au sortir de l'auditoire, on se trouva au milieu d'une file de citoyens et de citoyennes qui avaient passé leur temps à ramasser des tas de boue et de neige et qui forcèrent chacun à crier : « Vive la Nation ! »

« Un brave homme, ancien gendarme, répondit avec flegme :

« Je ne crie pas *Vive la Nation* ! parce qu'elle est immortelle ; mais je crie *Vive le Roi* ! parce que nous avons besoin de le conserver. Si quelqu'un ose m'approcher, il aura affaire à moi. »

« On le respecta. Les femmes les plus élégantes furent obligées de plonger dans les amas de boue pour arriver à leurs voitures ; un page du roi, anglais de naissance et de la famille catholique de Swinburne, fut renversé, trainé dans la boue et dangereusement blessé à la tête. L'uniforme du roi excita probablement la rage des exécuteurs. Ainsi finit l'amusement de la soirée. »

Le lendemain, les Jacobins revenaient en force au Vaudeville et prenaient possession de la salle. Léger, l'auteur de la pièce, avait fort prudemment retiré son œuvre et s'était esquivé au plus vite. Les Jacobins réclamaient énergiquement sa présence. Ils entendaient lui faire un mauvais parti. De guerre lasse, et malgré les représentations du commissaire qui les rappelait au respect de la loi et de la liberté, ils obligèrent les acteurs à venir faire sur la scène un autodafé de la pièce.

Et ce qui ne laisse pas d'être piquant, c'est que le ministre donnait raison aux perturbateurs et blâmait, par conséquent, les cris de *Vive le Roi* ! seule cause du désordre.

« Ce sont des conspirateurs, écrivait-il au Conseil général de Paris, ceux qui osent exprimer des vœux impies en souhaitant au roi un bonheur indépendant du bonheur national. »

Aujourd'hui, nous dirions... international.

(A suivre.)

PAUL D'ESTRÉE.

PETITES NOTES SANS PORTÉE

XCIII

L'OPINION DE FEU ÉDOUARD HANSLICK SUR « L'EXPRESSION MUSICALE »

A la Lucie de Musset...

Était-ce un merveilleux effet de télépathie ?

Au sortir du Conservatoire, nous mettions en dialogue des avis opposés sur la signification toujours obscure de la musique au moment où M. le professeur viennois Édouard Hanslick rendait l'âme... (1).

On connaît ici ce théoricien, le plus classique des critiques, qui préféra toujours la musique absolue à la sonorité qui veut se faire drame ou image, qui traitait l'opéra comme un simple « compromis » entre les paroles précises et la vague musique et qui, trouvant dans *Tannhäuser* le meilleur ouvrage de Richard Wagner, le mettait à cent pieds au-dessus de *Tristan* ! C'était son impression : c'était donc son droit de la ressentir et son devoir de l'exprimer. Ce classique passait pour un oracle à Vienne et pour un réactionnaire à Bayreuth : préférer les mélancolies abstraites de Johannès Brahms aux épopées sonores de Richard Wagner et la ligne chantante d'une symphonie à l'incandescente fusion des arts réalisée dans l'immense creuset d'une Tétralogie, n'était-ce pas une opinion d'autant plus courageuse, à la fin du XIX^e siècle, que ces courages-là passent pour de la peur ?

La signification de la musique ou l'expression musicale ! Le problème est complexe, et mal posé toujours, car on ne distingue presque jamais, dans les questions adressées à cet art de charme et de mystère, la musique vocale, où les paroles commandent le sens, et la musique instrumentale, réduite à ses seules forces suggestives : quand les paroles sont là pour exprimer le sujet du tableau, la peinture sonore a trop beau jeu ! Hanslick, parmi tant de peintres et de coloristes musicaux, avait fort judicieusement vu qu'il fallait s'éloigner de la scène et du drame et questionner la musique en l'absence de ses collaborateurs habituels, c'est-à-dire l'analyser en soi, dans ses témoignages purement instrumentaux, pour juger impartialement son pouvoir.

Ce pouvoir expressif, le professeur le niait. Disons-le sans rancunes polies, car c'était là, précisément, l'originalité de l'auteur de ce philosophique traité, tout allemand, déjà vieux d'un demi-siècle : « Du Beau dans la Musique, *Essai de réforme de l'Esthétique musicale* » (2).

Plus de littérature délayée, ni de vagues définitions ! Le professeur propose deux solutions catégoriques : 1^o « Le Beau musical est spécifique à la musique ». — Et, 2^o « La musique ne peut exprimer des sentiments ». J'entends notre Berlioz qui frémit dans sa tombe ! Mais restons calmes et faisons l'effort suprême de comprendre...

Le Beau musical est « spécifique » à la musique : c'est-à-dire, expliquait Hanslick, que l'art des sons possède une sorte d'indépendante beauté, qui se passe fièrement de tout auxiliaire adventice, puisqu'elle réside dans les seuls rapports harmonieux des sons ; de ces rapports savants émane une libre séduction qui ne provient pas du dehors, d'un drame ou d'une image sous-entendue. Pour accaparer l'âme entière par les sens, la musique n'a pas besoin de passer par l'illustration d'un texte ; inutile qu'elle devienne la décorative amplification d'un « programme » ! La musique, dans son vague, se suffit à elle-même.

Nous comparons volontiers la musique mystérieuse au pouvoir secret d'une *physionomie* : eh bien ! dirait Hanslick, une belle physionomie peut nous ravir en dehors de toute expression particulière ou précise ; et les visages les plus réguliers ne sont-ils pas généralement les plus rebelles à l'expression ? Marbre de Phidias ou mélodie de Mozart, n'est-ce pas le mot *beauté* que vous provoquez tout d'abord ?

Donc, la musique a sa beauté propre et ses belles formes. C'est une déesse fugitive qui s'évanouit dans un nuage, qui disparaît dès qu'elle se donne. Son baiser prolongé n'est qu'un souvenir : il n'en est que plus impérieux.

Le sage Hanslick nous accuserait de retomber dans les mirages du pathos... Plus simplement, sans hallucination, même légitime, il compare la musique au triomphe abstrait de la sculpture d'ornement : l'*arabesque*.

Plastiques ou sonores, à travers le temps ou l'espace, mille détails individuels forment un tout. Et l'*arabesque* musicale est douée de vie, de mouvement, elle s'anime à nos yeux « dans une sorte d'auto-crédation ».

(1) Cf. le *Ménestrel* du 21 août 1904, et nos « petites notes » de fin 1900 ou du début de 1904.

(2) Traduit de l'allemand, sur la 7^e édition, par Charles Bannelier (Paris, 1877 ; in-8°).

continue » ; la musique est l'arabesque vivante et vibrante, aux mille fibres exaltées par une imagination d'artiste : langage sans paroles et tableau sans sujet.

Plus poète qu'Hanslick, Musset incarnait la Muse dans le fantôme d'une « vierge craintive » qui passe en gardant son divin secret (1) :

On surprend un regard, une larme qui coule...

Ce n'est pas que le professeur ait nié sa toute-puissance et qu'il ait voulu diminuer « les droits du sentiment » sur cet art : « Tous les arts sans exception », disait l'esthète, « ont le pouvoir d'agir sur nos âmes... Mais les autres arts nous prennent par la *persuasion* et la musique nous *envahit* ! »

Expression forte et partage enviable pour un art qui ne peut articuler des passions ou des sentiments « déterminés », qui ne saurait « exprimer l'amour ou la haine par exemple, mais seulement les adjectifs qualificatifs pouvant faire cortège au substantif »... C'est la seconde partie de la thèse. Et puisque nous aimons à comparer la musique à l'attrait merveilleux d'une *physionomie*, nous l'aborderons bientôt en allant au discret Musée de la bonne ville de Saint-Quentin célébrer le deuxième centenaire de Maurice-Quentin de la Tour devant le portrait de M^{lle} Fel.

(A suivre.)

RAYMOND BOUYER.

NOTRE SUPPLÉMENT MUSICAL

(POUR LES SEULS ABONNÉS A LA MUSIQUE)

C'est une *Aubade* sur des vers de Rosemonde Gérard. M^{lle} L. Didier qui en a fait la musique nous fut recommandée par le maître Massenet ; on a pu voir déjà par les mélodies de cet auteur que nous avons données à nos lecteurs (*A tes petits pieds de satin*, *Séparation*, *Neige de printemps*), que ce ne fut pas là une recommandation de complaisance. Les compositions charmantes de M^{lle} Didier se distinguent en effet tout à la fois par la fraîcheur de leur inspiration et leur bonne tenue musicale.

NOUVELLES DIVERSES

ÉTRANGER

L'Opéra royal de Berlin a effectué sa réouverture, le 21 août dernier, par une représentation de *Don Juan*.

— On assure que le nouveau théâtre national du Weinbergswege, à Berlin, dont le parquet est disposé en amphithéâtre, sur le modèle du Prince-Régent de Munich, pourra ouvrir ses portes le 15 septembre. Sans compter une centaine de places debout, ce théâtre peut renfermer 2.100 spectateurs, dont 1.500 au parquet. On doit donner comme pièce d'ouverture *les Noces de Figaro*, viendront ensuite *Églantine* de Weweler et *Götz de Berlichingen* de Goldmark, qui a promis, paraît-il, de diriger lui-même la première des représentations de son œuvre.

— On annonce de Rovigo que le compositeur Mascagni, dont la *Cavalleria rusticana* a atteint dernièrement sa 300^e représentation à l'Opéra de Berlin, a été engagé pour diriger au mois d'octobre prochain, lors de l'inauguration du nouveau théâtre, son opéra *Iris*, composé en 1898. Le second ouvrage qui sera donné à ce théâtre sera *la Traviata*.

— Le théâtre municipal de Brème a coordonné les opéras qu'il compte reprendre pendant la saison 1904-1905, de façon à former un cycle historique. On jouera : *la Petite femme du Danube*, opérette de Ferdinand Kauer (1751-1831), *la Famille suisse*, opéra de Joseph Weigl (1766-1846), *Docteur et Apothicaire*, opéra de Charles Dittersdorf (1739-1799), *Orphée et Alceste* de Gluck, *les Noces de Figaro* et *Don Juan*, de Mozart, *Fidelio*, de Beethoven, *Euryanthe*, de Weber et *Lohengrin*, de Wagner.

— Pendant la prochaine saison, le théâtre municipal d'Elberfeld fera entendre, en dehors du répertoire courant : *la Consécration du chanteur*, drame avec chœurs en deux actes, musique de Otto Taubmann (1^{re} exécution) ; *Ratcliff*, opéra en trois actes, poème et musique de Emilio Pizzi (1^{re} exécution en Allemagne) ; *Nina la Noire*, opéra en trois actes d'Emile Kaiser (1^{re} exécution) ; *Mensonge de printemps*, drame en un acte avec musique de Joseph B. von Woss ; *Zwiderwurz'n*, opéra en trois actes d'Ernest Korten (1^{re} exécution) ; enfin, *la Statue*, d'Ernest Reyer, qui n'en est pas à sa première audition en Allemagne.

— Pendant la saison prochaine, les Concerts-Kaim de Munich, sous la direction de M. Félix Weingartner, feront entendre, à titre de « nouveautés » : *Penthésilée*, poème symphonique, *Sérénade italienne*, Lieder avec orchestre (Hugo Wolf), *Ulysse*, *Voyage et Naufrage* (Boëhe), l'églogue en ut mineur pour

(1) *Lucie, élégie* (mai 1835), où se trouve, en douze vers, la plus belle définition de la Musique.

instruments à cordes, concerto pour violon, sérénade (Mozart), airs du ballet de *Don Juan* (1761), (Gluck), Suite (Rameau), *Lénore* (Duparc), concerto pour violon (Jaques-Dalcroze), deuxième symphonie (d'Indy), *Dans le sud*, ouverture (Elgar), Lieder avec orchestre (Weingartner), Ouverture pour *l'Orestie* (Tanaïew).

— Dans notre numéro du 9 août, nous avons annoncé la vente prochaine du château de Schönau, où se passe l'action de l'opéra-comique de Victor Nessler, *le Trompette de Säckingen*. Ce château a été en effet mis aux enchères et vendu il y a eu hier huit jours. La mise à prix était de 212.500 francs. Comme acquéreurs éventuels, il y avait un industriel de Pforzheim, la municipalité de Säckingen et un précédent possesseur, M. Théodore Bally, fabricant de soieries à Bâle, qui avait cédé antérieurement le château moyennant 275.000 francs. Il vient de le racheter pour 127.500 francs. — Lorsque, en 1849, le poète Victor de Scheffel, l'auteur du poème d'où a été tiré le sujet de l'opéra-comique de Nessler, vint visiter l'antique manoir de la famille de Schönau, il le trouva transformé en brasserie. L'adjudication qui vient d'avoir lieu semble devoir préserver, pour un certain temps du moins, le vieux monument d'une aussi humble destinée.

— M. F.-A. Gevaert, le très éminent directeur du Conservatoire de Bruxelles, qui a publié de nombreux ouvrages de haute érudition, notamment sur la musique de la Grèce antique, a été nommé chevalier de l'ordre de Prusse « pour le mérite ».

— De Genève : Le comité du Conservatoire de musique de Genève a décidé d'appeler le célèbre violoniste Henri Marteau à la direction de cet établissement où il est professeur depuis cinq ans. M. Henri Marteau n'entrera en fonctions qu'en juillet 1905. Rappelons, à ce propos, que M. Henri Marteau fut un des plus brillants premiers prix du Conservatoire de Paris.

— Le château de Gessler, près de Küssnacht, sur le lac des Quatre-Cantons, vient d'être vendu à un architecte pour un prix dérisoire. Cette vieille ruine qui était assez peu visitée, quoique voisine de la petite chapelle de Tell qui se trouve sur la route d'Immensee, va être transformée en une pension pour les étrangers. — A Altdorf, sur la route du Saint-Gothard, on a donné le 31 juillet dernier, dans un théâtre construit en l'honneur de Guillaume Tell, la 50^e représentation du drame de Schiller. D'autres représentations ont eu lieu ou sont annoncées, et des jeux ou autres exercices physiques ont été organisés pour célébrer la mémoire du héros traditionnel de l'indépendance helvétique. On sait qu'à deux kilomètres environ d'Altdorf, où la légende a placé l'histoire de la pomme, s'élève le petit bourg de Bürglen, lieu de naissance de Guillaume Tell.

— Les journaux italiens nous apprennent que le maestro Lorenzo Filiasi, le compositeur de *Manuel Menendez*, doit passer l'automne à Cernobbio, pour mettre en musique, d'après le livret d'Antonio Anile et Vittorio Bianchi, un nouvel ouvrage, *Magda*, dont le sujet est emprunté à l'œuvre de Sudermann qui porte pour titre *le Foyer*.

— On annonce que Don Lorenzo Perosi, suivant un conseil que lui aurait donné il y a quelques années Arrigo Boito, écrit en ce moment une symphonie.

— Un nouvel opéra, *Simma*, du maestro Lazzarini qui dirigeait lui-même l'orchestre, vient d'obtenir un excellent succès à Recanati, près de Lorette et d'Ancône.

— Tout le monde a entendu parler des mystères de la Passion représentés à des intervalles périodiques en Bavière, principalement à Ober-Ammergau. On connaît beaucoup moins l'institution annuelle appelée « La Festa d'Elche », c'est-à-dire le drame lyrique liturgique de « *la Mort et l'Assomption de la Vierge* ». Elche est une petite ville du sud de l'Espagne, toute voisine d'Alicante ; ce que l'on y voit, disent les gens du pays, on ne peut le voir en aucun autre lieu, et même en aucun autre temps de l'année que « le jour de la Vierge d'août et la veille de la fête ». Il s'agit en somme d'un drame liturgique figurant la mort et l'assomption de la Vierge ; on le chante aujourd'hui, dans l'église d'Elche, avec le même texte et, à peu de chose près, la même musique que dans le passé le plus lointain. A l'occasion de la mort du prince Don Carlos, fils de Philippe II, les fêtes avaient été supprimées en signe de deuil ; mais des pluies et des grêles désolèrent la région et le conseil municipal décida, le 11 mars 1603, qu'elles seraient rétablies et que jamais en aucun temps l'on ne pourrait les supprimer. Une taxe spéciale fut imposée pour subvenir aux frais. La mise en scène du drame est réglée minutieusement : « Le lieu où se fera la représentation doit être arrangé comme suit : Premièrement, que les Juifs fassent une belle baraque où ils demeureront. Item : que Lucifer et les autres diables fassent un local qui soit un grand enfer. Le pourvoir d'une enclume et des marteaux nécessaires pour faire grand vacarme quand le moment sera venu. Item : qu'on arrange un paradis fermé avec des étoffes pourpre... où se trouvera Jésus en compagnie d'anges... Item : qu'on prépare une maison avec lit orné de beaux rideaux où se tiendra Marie... Item : qu'on prépare une décharge de feux d'artifice pour le moment où l'ange reviendra au paradis après avoir donné une palme à la vierge Marie... etc., etc. » Cela continue ainsi pendant plusieurs pages. Les entrées des diables, des juifs, de Jésus, de Jean-Baptiste, des patriarches, des prophètes, des vierges, de Marie, des apôtres